Presented by Rev. J. C. Ransome

Library of the
Cathedral House

# SAADI,

AUTEUR

## DES PREMIÈRES POÉSIES HINDOUSTANI.

Historische Bücherei
der Stadt Nordhausen
am ..... 19..
Antiquariat
4792.

J. A. Extr. n° 1. (1843.)

EXTRAIT N° 1 DE L'ANNÉE 1843

DU JOURNAL ASIATIQUE.

Journal Asiatique Janvier 1843, p. 5

Lith. de l'Imprimerie Royale

PORTRAIT DE SAADI,

*D'après un dessin fait dans l'Inde.*

# SAADI,

AUTEUR

## DES PREMIÈRES POÉSIES HINDOUSTANI;

PAR M. GARCIN DE TASSY,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
PROFESSEUR À L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES,
MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,
ET DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, LONDRES, CALCUTTA, MADRAS,
BOMBAY, ETC. ETC. ETC.

PARIS.

IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XLIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/saadiauteurdespr00garc

891.55
Sa1V8

# SAADI,

AUTEUR

## DES PREMIÈRES POÉSIES HINDOUSTANI.

---

L'étude que je fais des monuments de la littérature hindoustani pour en tracer l'histoire, m'offre souvent des faits curieux entièrement inconnus jusqu'ici. Qui se serait douté, par exemple, que le plus célèbre des poëtes persans, le grand moraliste dont l'immense réputation a retenti jusqu'en Europe, où ses ouvrages sont connus, non-seulement des orientalistes, mais des littérateurs, des gens du monde; qui se serait douté, dis-je, qu'il eût écrit des vers dans la langue qui se forma du contact des musulmans et des Hindous, à la suite de celle qui avait déjà remplacé, dans le nord, le sanscrit, lorsque cette langue sacrée fut tombée en désuétude pour les relations ordinaires de la société? C'est cependant ce que nous apprennent les auteurs

...

originaux qui ont écrit en persan les biographies des auteurs hindoustani.

Cet homme illustre naquit à Schiraz, capitale du Farsistan, en l'an 571 de l'hégire (1175-76 de J. C.) et il y mourut en 691 (1291-92); il vécut par conséquent 116 ans [1]. Sa longue vie, qu'il termina dans la retraite et la contemplation, ne fut pas toujours aussi calme ni aussi monotone. Moins par goût qu'en raison des circonstances, il voyagea beaucoup et il eut bien des aventures. C'est même à ces voyages, à ces aventures, que ses écrits doivent une grande partie de leur charme ; car les anecdotes curieuses qui s'y pressent relèvent la gravité des réflexions morales et en donnent l'application en leur servant d'exemples.

Il paraît certain que Saadi a fait dans un but d'observation philosophique une partie de ses voyages. A ce sujet il dit, au commencement de son Bostan :

در اقصای عالم بگشتم بسی
بسر بردم ایّام باهر کسی
تمتع زهر گوشهٔ یافتم
زهر خرمنی خوشه یافتم [2]

J'ai beaucoup voyagé dans les différentes contrées de la terre, j'ai vécu avec toutes sortes de gens.—Il n'y a pas un

[1] Ou cent vingt années lunaires. Il y a des biographes qui lui donnent quelques années de moins ; quoi qu'il en soit, il vécut plus d'un siècle.

[2] Ces vers servent d'épigraphe aux *Asiatic Miscellanees* de Gladwin.

coin du monde d'où je n'aie tiré quelque profit, pas une moisson de laquelle je n'aie su prendre un épi.

D'autres fois, la nécessité l'a contraint à quitter son pays; ainsi on lit dans le Gulistan[1]:

« Sais-tu pourquoi j'ai vécu si longtemps dans les pays étrangers? La cruauté des Turcs m'a chassé de ma patrie, et j'ai pris la fuite en voyant l'univers en désordre comme la chevelure crépue d'un Éthiopien. »

Saadi fit quatorze fois le pèlerinage de la Mecque, s'il faut en croire le biographe persan Dauletschâh. Il parcourut l'Asie Mineure, la Syrie[2], l'Égypte, l'Arabie[3], et, toujours suivant Dauletschâh, il alla quatre fois dans l'Inde. Au milieu de ses pérégrinations, il fut pris par les croisés, alors en Palestine, et, confondu par eux avec les gens les plus obscurs, il fut condamné aux travaux les plus vils. Ce fait est mentionné dans le Gulistan en ces termes[4]:

« Fatigué de la compagnie de mes amis à Damas, je me retirai dans le désert de Jérusalem, cherchant la société des animaux; mais je fus fait prisonnier par les Francs, et ils m'employèrent au terrassement

[1] Préface, chapitre à la louange du roi Muzaffar-uddin-Abu-Bekr, fils de Saad Zengui, de qui le père de notre poëte tira le surnom de Saadi sous lequel son fils est connu.

[2] Il parle entre autres, dans son Gulistan, de Damas et de Baalbek qui est l'ancienne Héliopolis.

[3] Sa vingt-septième anecdote du chapitre sur les derviches commence par les mots: « Un jour je voyageais dans le Héjâz, etc. »

[4] Voyez le texte dans le Gulistan, chapitre des derviches, anecdocte 31.

dans les fossés de Tripoli (de Syrie) en compagnie de quelques juifs. Un de mes anciens amis, qui occupait à Alep un rang distingué, venant à passer par cet endroit, me reconnut et me demanda comment je me trouvais là et à quoi j'étais occupé. Je lui répondis :

« Je m'étais enfui dans les montagnes et les dé-
« serts pour éviter les hommes, convaincu qu'on ne
« peut placer sa confiance qu'en Dieu. Pense donc
« quelle doit être aujourd'hui ma situation, obligé
« que je suis de rester dans la compagnie d'une
« bande d'êtres indignes même du nom d'homme.
« . . . . . Mon ami eut compassion de moi, il me
« racheta des mains des Francs et m'amena à Alep
« avec lui. »

Dans l'Inde, Saadi alla, entre autres lieux, à Somnâth, port du Guzarate et lieu célèbre de pèlerinage, dont la pagode fut détruite de fond en comble par Mahmoud en 413 de l'hégire (1022 de notre ère). La statue qu'on y vénérait et que les historiens persans nomment *Lât* était celle de Siva, sous le titre de *Soma* ou *Som Nâth*, c'est-à-dire *Seigneur de la Lune*. On raconte, au sujet de sa destruction, une singulière anecdote rapportée, entre autres, par Attar dans son *Mantac uttaïr* [1], en ces termes :

« L'armée de Mahmoud trouva à Somnath l'idole qu'on nommait *Lât*. Les Indiens s'empressèrent

[1] C'est-à-dire *le Colloque des oiseaux*. Le passage de ce poëme mystique que je cite ici est emprunté au *Pend-Nâma*, ouvrage du même auteur, dont feu M. de Sacy a publié le texte et la traduction.

pour sauver cette idole; ils offrirent cent fois son pesant d'or ; mais le roi se refusa absolument à la vendre ; il fit allumer un grand feu et la brûla sur-le-champ. Il se trouva un homme qui désapprouva la conduite du roi : « Il ne fallait pas, disait-il, brûler « cette idole ; il eût mieux valu la vendre et recevoir, « en échange, de l'or, qui est d'un plus grand prix. « J'ai craint, lui répondit le roi, qu'au jour où le « Créateur fera rendre compte à chacun de ses œu- « vres, il ne dît aux humains assemblés devant lui : « Écoutez la conduite d'Azar[1] et de Mahmoud[2] : « l'un a sculpté des idoles, l'autre en a vendu. »

« Lorsque Mahmoud eut livré aux flammes l'idole...[3], il sortit de cette figure cent *mans* de pierres précieuses. Le roi obtint ainsi de grandes richesses sans qu'il lui en coûtât rien. Mahmoud dit alors : « Lât méritait le sort qu'il a éprouvé et c'était là la « récompense que Dieu me réservait. . . . »

Les Hindous sont loin d'admettre l'authenticité de cette histoire, ils prétendent même que la statue fut miraculeusement sauvée. Dans tous les cas,

[1] Suivant le Coran, Azar, père d'Abraham, était sculpteur et faisait des idoles.

[2] Il me semble qu'il n'est pas bien exact de traduire comme M. de Sacy, *prêtez l'oreille aux paroles d'Azar et de Mahmoud;* car il y a dans le texte simplement آزر و محمود را دارید گوش. J'ai cru suivre le texte de plus près en retouchant, dans cet endroit seulement, la traduction de mon illustre maître.

[3] Il y a de plus, dans le texte, *des adorateurs du feu* بت آتش پرستان را ; mais c'est une erreur d'Attar, qui confond les Parsis avec les Hindous.

. . . . .

le pillage et la dévastation de cette célèbre pagode furent bientôt réparés par la piété des Hindous. Nous voyons Saadi, cent cinquante ans plus tard, mêlé, en costume de faquir, aux nombreux pèlerins hindous qui s'y rendaient, prendre part avec eux au pujâ en l'honneur de Siva et aux autres cérémonies du pèlerinage. Voici en quels termes il raconte lui-même, dans le huitième livre du Bostan, ce qui lui arriva à cette occasion [1].

« A Somnâth [2], je vis une idole d'ivoire aussi enrichie de diamants que Manât [3] dans les temps du paganisme arabe. Le sculpteur l'avait si habilement travaillée qu'il était impossible de rien voir de plus beau. Des caravanes arrivaient de tous côtés pour admirer cette figure inanimée. Les râjâs des contrées au nord et à l'est de l'Inde [4] soupiraient après elle comme Saadi après la fidélité de l'idole [5]

[1] Personne n'avait encore donné la traduction du chapitre dont s'agit, et qui est intitulé : *Récit du voyage dans l'Hindoustan.* — *Vanité de l'idolâtrie.* Je le traduis ici en retranchant ce qui ne se rapporte pas à mon sujet.

[2] Dans l'édition du Bostan lithographiée à Calcutta, l'éditeur, nommé *Tamiz-Uddin* (et non *Jamnuzddy* comme on l'a imprimé dans le titre en caractères latins), a soin de fixer, dans son commentaire, la prononciation du *waw* de *Somnâth* سومنات en disant en note qu'il est *majhûl* مجهول, c'est-à-dire qu'on doit le prononcer *o*. On distingue en effet dans l'Inde et dans quelques provinces de Perse deux prononciations du *waw* et du *yé* : *ou* et *o*, *í* et *é*.

[3] Statue de la Mecque renversée par Mahomet.

[4] Il y a dans le texte رایان چین وچگل ; à la lettre, *Les râjâs de la Chine et de Chiguil* (ville du Turquistan).

[5] Il est probablement ici question de Dieu, quoique selon le commentateur il s'agisse simplement de la maîtresse du poëte.

au cœur de pierre (dont il est épris). Il y venait de tout lieu des gens habiles dans le maniement de la *langue*, déployer leur talent devant cette idole sans *langue*. Je fus consterné de tout ce dont j'étais témoin : « Comment se fait-il, dis-je en moi-« même, qu'on adore l'inerte matière comme un « être vivant ? »

« J'étais en rapports d'affaires et en relations d'amitié avec un brahmane[1] d'un agréable caractère[2], qui habitait la même maison que moi. Un jour, je l'interrogeai poliment en ces termes : « Je suis « étonné, lui dis-je, de ce qui se passe en ce lieu. « On y est enchaîné dans le puits de l'erreur, fasciné « par cette impuissante figure. Sa main n'a point de « force, son pied ne saurait marcher [3]. Si tu la ren-« verses, elle ne peut bouger de la place où elle est « tombée.... »

« Ainsi parlai-je, mais cet ami me prit par la main, enflammé de colère, paraissant disposé à se porter envers moi à des voies de fait. Il avertit

[1] Il est évident qu'il s'agit ici d'un brahmane puisque, dans les vers suivants Saadi l'appelle ainsi; toutefois, il lui donne ici le nom de *mage* مغ, c'est-à-dire *adorateur du feu*, à peu près comme nous appelons *païens*, non-seulement les Romains *habitants des villages* (*pagani*) qui restèrent attachés à l'idolâtrie, mais tous les idolâtres quelconques. Il peut se faire aussi que ce nom d'adorateur du feu, soit donné à dessein aux brahmanes qui reconnaissent en effet le feu comme une divinité à laquelle ils offrent le sacrifice nommé *hom*.

[2] A la lettre, *d'une bonne figure*.

[3] « Manus habent et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt. » Ps. CXIII. v. 7.

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

les brahmanes et les chefs des pagodes, parmi lesquels je ne vis pas une physionomie bienveillante.... Par ce renfort inattendu, je fus abattu comme le noyé et je ne trouvai pas d'autre moyen que de dissimuler. Losque tu vois (en effet) que l'insensé est dans un paroxisme de colère, il faut, pour conserver la paix, se résigner avec douceur. C'est ainsi que je me mis à donner des louanges au chef des brahmanes [1] et que je lui dis : « O toi « qui sais expliquer les livres sacrés [2]! par le fait, « je ne trouve rien à blâmer dans cette statue peinte : « son apparence est belle et sa forme attrayante. Si « sa figure a d'abord paru étrange à mes yeux, c'est « que je n'en connais pas le mystère... La piété « peut avoir l'apparence de l'erreur; heureux celui « qui sait s'en garantir. Qu'y a-t-il donc de mysté- « rieux dans la forme de cette idole? (Apprends-le « moi,) et je serai le premier de ses adorateurs. »

« Le brahmane illumina son visage par la joie. Content, il me dit : « O toi dont la physionomie est « heureuse ! ta demande est juste et ton procédé « convenable. Quiconque prend [3] un guide par- « viendra au gîte. Il n'y a que cette statue qui cha- « que matin, du lieu où elle est, élève ses mains

[1] A la lettre, *au grand brahmane* مهين برهمن.

[2] Il y a dans le texte *le Zend*, c'est-à-dire le Zend-Avesta. Nous avons déjà vu Saadi confondre, avec Attar et beaucoup d'auteurs musulmans, les Hindous avec les Parsis, à cause que les uns et les autres sont infidèles.

[3] A la lettre *désire* خواهد, mais dans le sens anglais, c'est-à-dire *veut*.

« vers Dieu, le distributeur de la justice. Si tu « veux, viens avec moi cette nuit, et demain le se- « cret de cette idole te sera dévoilé. »

« A la nuit, j'allai à la pagode, d'après l'ordre du chef des brahmanes [1], me renfermant ainsi, comme Pîzan [2], dans le puits de l'infortune..... Une *nuit* donc, aussi longue que le *jour* de la résurrection, les mages, qui ne connaissent ni l'ablution, ni la prière canonique, étaient autour de moi ..... Toute la nuit, je restai tristement dans cette prison de chagrin, une main sur mon cœur et une autre élevée pour prier, lorsque tout à coup le fonctionnaire chargé de ce soin battit le tambour pour annoncer l'aurore..... Les mages, au jugement dépravé, au visage immonde, entrèrent par la porte du temple accourant de tous côtés. Il ne resta pas un homme dans la ville ni dans les faubourgs. La pagode était si remplie, qu'on n'aurait pu y placer encore une aiguille. J'étais agité par la colère et ivre de sommeil, lorsque tout à coup cette idole [3] leva les mains, et

[1] Le mot que je rends ici par « chef des brahmanes » est *Pîr*, پیر. J'ai expliqué cette expression dans mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde.

[2] Célèbre guerrier, neveu (par sa sœur) de Rustam. Il fut amoureux de Maniza, fille d'Afraçiâb. Un jour ce dernier l'ayant appris se saisit de lui dans la maison de sa maîtresse, et le renferma dans un puits d'où, quelque temps après, Rustam le retira.

[3] Saadi a employé ici le pluriel تماثيل qui est le pluriel du mot arabe تمثال; mais c'est un pluriel respectueux à la manière indienne, car le verbe est au singulier.

il en sortit en même temps un cri qu'on aurait pris pour le bruit des vagues de l'Océan.

« Lorsque la pagode fut vide de la foule, le brahmane me regarda en souriant et me dit : « Je pense « qu'actuellement il ne reste plus dans ton esprit au- « cune difficulté. La vérité s'est manifestée et il ne « peut y avoir soupçon d'erreur. » Comme je vis que la folie était solide en lui ; qu'il était livré à une imagination absurde à laquelle il était asservi, je ne pus dire ce que je croyais vrai. On est (quelquefois) obligé de cacher la vérité aux gens du mensonge..... Pendant quelques instants je versai des larmes hypocrites et je témoignai le regret de ce que j'avais dit..... Ceux qui étaient attachés au service (de l'idole) accoururent de mon côté, et me prirent par le bras avec honneur. J'allai faire des excuses à ce personnage d'ivoire, qui était sur un trône de bois de tek recouvert d'or. J'envoyai avec ma main un baiser à cette idole méprisable [1] et je prononçai ces mots : « Honneur soit à la statue et à ses adora- « teurs ! » Je jouai pendant quelques jours le rôle d'un infidèle, je devins brahmane, instruit que je fus des préceptes des livres sacrés [2]. Lorsque je vis que j'étais en sûreté dans le temple, je ne pus tenir en place, de la joie. Une nuit, quand la porte du temple fut fermée, je courus à droite et à gauche

[1] J'ai fait usage du mot *méprisable* pour rendre بتك, diminutif de بت, mais employé dans un sens de mépris.

[2] Ici encore Saadi confond le Zend-Avesta avec les Védas.

comme un scorpion. Je regardai par-dessus et par-dessous le trône et je vis un rideau broché d'or. Derrière ce rideau il y avait un prêtre idolâtre[1] qui tenait par le bout, avec la main, des cordons de soie. Tout de suite, je reconnus par là qu'il était comme David, qui savait rendre le fer aussi mou que la cire[2]. En sorte que, forcément, lorsqu'il tirait ces cordons, l'idole élevait les mains en faisant entendre un cri.

« Le brahmane s'aperçut de ma présence : il ne put faire une couture sur la face de l'affaire[3]. Il s'enfuit; mais je l'atteignis bientôt et je le précipitai dans un puits la tête en bas; parce que, pensai-je, si ce brahmane reste vivant, il fera son possible pour me tuer. Il voudra sans doute éloigner ainsi le préjudice (qu'il pourrait éprouver) de ma part, si, par hasard, je divulguais son secret. . . . .

« Je fis donc pour ce méchant comme il aurait fait lui-même[4]; car d'un mort on n'entend plus rien dire. Mais, comme je prévis que mon action exciterait du tumulte, je m'enfuis de ce pays et je me sauvai. . . . . Ainsi, quand un enfant s'ap-

[1] A la lettre, « adorateur du feu; » nous avons déjà vu que Saadi appelle de ce nom les brahmanes.

[2] D'après les Orientaux, David s'occupait à faire des armures de fer dont le prix était consacré à son entretien. Selon eux, tous les prophètes ont eu soin d'avoir une occupation manuelle afin de gagner littéralement leur vie à la sueur de leur front.

[3] C'est-à-dire : « Il ne put arranger l'affaire, il ne put l'expli-« quer. »

[4] A la lettre, « Je le tuai entièrement avec la pierre de ce mé-« chant. »

proche d'une ruche d'abeilles, fuis de ta place...

« De là j'allai dans l'Inde [1], puis je me dirigeai par le chemin de l'Yémen jusqu'en Héjâz [2].....

« Toutes les fois que j'élève les mains de la prière vers la cour de celui qui connaît les secrets, cette idole [3] (dont on faisait dresser les bras au moyen d'un cordon) me vient à l'esprit, et elle jette de la terre dans l'œil de mon orgueil [4]. Je comprends alors que ce n'est pas par ma propre force que j'ai ainsi tendu les mains.....; mais que du monde invisible on tire le cordon qui me les fait élever [5].....

..... »

L'exaltation religieuse des conquérants musulmans ne se contenta pas du premier pillage de Mahmoud. En 877 de l'hégire (1472-73), 450 ans après le pillage de Mahmoud, un autre Mahmoud, souverain de Guzarate, marcha contre Somnâth, rasa la pagode et éleva à sa place une mosquée. Depuis ce temps, cette ville et son territoire ont toujours eu pour maîtres des musulmans. Toutefois, l'idolâtrie n'a pas cessé d'y régner. Les Hindous ont

[1] Il s'agit apparemment ici de l'Inde proprement dite ou Hindoustan, parce qu'alors Saadi était dans le Guzarate, qui n'en fait pas partie.

[2] Au lieu de حجاز, il y a dans le texte حجيز avec l'*imâlat*.

[3] A la lettre, « cette poupée de Chine. »

[4] C'est-à-dire, « elle humilie mon orgueil humain. »

[5] « L'esprit (de Dieu) nous aide dans notre faiblesse. Car nous ne savons rien demander comme il faut dans la prière; mais l'esprit lui-même demande pour nous par des gémissements ineffables. » (*Épître aux Rom.* VIII, 6.)

eu une piété plus persévérante que celle des musulmans. Peu à peu la mosquée tomba en ruines; une nouvelle pagode reprit la place de l'ancienne. On y mit encore une statue de Siva, et le pèlerinage refleurit comme aux beaux jours du gouvernement hindou[1]. En effet, Abu Fazl, qui écrivait cent ans après le second pillage, dit dans l'*Ayeen Akbery* que « Somnâth est un lieu considérable de pèlerinage religieux. » Enfin, jusqu'à nos jours Somnâth, ou plutôt *Pattan-Somnâth*, ou la ville de Somnâth, comme on la nomme communément, est restée une ville assez importante et a conservé la prérogative d'attirer un grand concours de dévots à Siva. Feu M. Langlès[2] a donc cru mal à propos que le pèlerinage de Jaggarnath, sur la côte d'Orissa, n'avait été florissant qu'après que celui de Somnâth fut tombé en désuétude. D'ailleurs, ce n'est pas la même divinité qu'on adore dans ces deux lieux; car c'est Krischna, incarnation de Wischnu, qui est vénéré dans ce dernier endroit sous le nom de Seigneur du monde, *Jaggernâth* ou *Jag-nâth*, un des mille noms de Wischnu[3].

[1] Hamilton, *East-India Gazette*, II, 437.

[2] Monuments de l'Hindoustan, I, 131.

[3] Voici ce que dit de Somnâth Afsos, l'historien topographe hindoustani : « Somnâth est une ancienne pagode très-célèbre, à trois kos de l'Océan. Cinq ports en dépendent. La Sarsati (ou Saraswati) se jette près de cette pagode dans l'Océan. Les Hindous la considèrent comme un grand lieu de pèlerinage. C'est une chose connue, qu'il y a cinq mille ans, cinq à six karor (cinquante à soixante millions) d'individus de la tribu des Yadû, réunis de leur plein gré, se pré-

Une autre ville que visita Saadi dans ses excursions dans l'Inde, ce fut Dehli. Ce voyage fut postérieur au premier et eut pour but une visite que Saadi voulut faire au célèbre poëte Khusrau, que les natifs nomment *le perroquet* (nous dirions plutôt *le rossignol*) *de Delhi* [1]. D'après les biographes originaux, ces deux poëtes contemporains se connaissaient de réputation et s'étaient auparavant adressé des vers. Khusrau est un écrivain mystique qui mourût fort âgé, 24 ans après Saadi, en 715 de l'hégire (1315-16 de J. C.). On lui attribue environ cinq cent mille vers en langue persane; outre des vers hindoustani en assez grand nombre, qu'il fit à la fin de sa vie; et seulement, dit-on, à l'imitation de Saadi, qui le précéda dans ce nouveau genre de composition.

Puisque Saadi a passé une grande partie de sa vie hors de son pays natal, il n'est pas étonnant qu'il ait su des langues étrangères, assez bien pour les écrire. On prétend qu'il savait le latin; on a cru même reconnaître à ses ouvrages qu'il avait lu les œuvres du philosophe Sénèque; et quelques orientalistes l'ont surnommé *le Sénèque persan*. Quant à moi, je ne crois pas que Saadi ait su le latin, ni sur-

cipitèrent au confluent de la Sarsati et du Haran, et y furent submergés. »

La ville moderne est bâtie en effet au confluent de trois rivières, Le Haran ou Harna, le Kapula et la Saraswati. (Hamilton, *East-India Gazetteer*, II, 437.)

[1] Voyez l'article consacré à ce poëte dans le tome I de mon Histoire de la littérature hindoustani, pag. 300.

tout qu'il ait lu Sénèque. La prétendue ressemblance de ses écrits avec ceux du philosophe latin ne repose sur rien ; ils n'ont aucun rapport entre eux. La morale de Saadi est tout simplement la morale de tous les sofis ou contemplatifs orientaux. C'est la philosophie musulmane ; voilà tout. Cette philosophie rentre, plus ou moins, dans le panthéisme quant à la théorie. Pour la pratique, elle prêche l'indifférence aux choses de la terre, dont elle annonce le néant complet, l'inutilié des œvres et de tout culte extérieur ; l'amour de Dieu suffisant à tout.

Il importe, du reste, peu à l'objet qui nous occupe en ce moment de savoir si, en effet, Saadi connaissait ou ignorait le latin. Il est certain que, pour ce qui concerne les langues orientales, il savait, outre le persan, sa langue maternelle, l'arabe ; car il a écrit des pièces de poésies dans cette langue, ainsi qu'on peut s'en convaincre en parcourant ses ouvrages [1]. Mais j'ai, à ce sujet, un fait curieux à établir ; fait jusqu'ici totalement inconnu en Europe. Saadi a su l'hindoustani, il l'a parlé, et, qui plus est, il a écrit dans cette langue ; il a laissé des poésies *rekhta* [2], précieusement conservées par les natifs et dont quelques vers sont rapportés dans les biographies originales des poëtes hindoustani. Chose plus singulière encore, ces vers se trouvent être

[1] Il y en a plusieurs, entre autres dans le Gulistan.

[2] Ce mot est le nom donné spécialement aux productions hindoustani, en vers, des auteurs musulmans.

les plus anciens qu'on connaisse dans la langue usuelle des musulmans de l'Inde.

Le lieu où il écrivit ces vers c'est Somnâth, dans la province du Guzarate, qui est précisément la patrie de Wali, le poëte hindoustani le plus célèbre de l'Inde musulmane. Et il est utile de faire observer que, lorsque les biographes originaux parlent du dialecte de ce pays, ils ne font pas allusion au langage particulier du Guzarate ou au guzarati usité surtout parmi les Parsis et qui n'est du reste qu'un simple dialecte hindî, mais qu'il s'agit bien ici du dialecte hindî des musulmans, qu'on nomme dans le nord *urdû*, et, dans les contrées du midi, langue des musulmans ou *dakhni* (méridional).

Le temps où les vers de Saadi furent écrits, c'est à peu près, je pense, le milieu du XIIIe siècle. En effet, Saadi parle dans son *Bostan* de son voyage à Somnâth. Or, cet ouvrage fut présenté [1] à l'atabek Abubekr, à qui il est dédié, ainsi que le Gulistan, en 655 de l'hégire (1257). En admettant que Saadi ait offert son ouvrage aussitôt après l'avoir terminé, il faut tenir compte du temps qu'il lui a fallu pour l'écrire. On doit aussi supposer qu'il n'est pas rentré dans sa patrie aussi promptement qu'on pourrait le faire de nos jours. Il faut donc reculer son voyage vers l'an 652 de l'hégire (1254-1255).

De ce que dans les biographies originales on ne cite que les vers urdû faits par Saadi à Somnâth, il

[1] Saadi avait alors plus de quatre-vingts ans. Le Gulistan fut présenté au même souverain l'année suivante.

ne s'ensuit pas qu'il n'ait pu en écrire d'autres dans cette langue, qu'il voulait élever à la dignité poétique. Par exemple, ne dut-il pas en faire lorsqu'il alla visiter, à Dehli, Khusrau, son émule de gloire et de talent, puisqu'on rapporte qu'à son exemple seulement ce poëte laissa quelquefois la langue persane, qui déjà n'était plus l'idiome usuel des musulmans de l'Inde, pour employer dans ses poésies le dialecte hindî; timidement, il est vrai, et en accompagnant presque chaque hémistiche d'un hémistiche persan? Dans tous les cas, il est bien difficile de croire que Saadi n'ait fait que les deux ou trois vers hindoustani qu'on cite de lui, d'autant plus qu'ils font évidemment partie d'un gazal qui n'aurait pu être composé, contre l'usage reçu, de trois vers seulement.

L'introduction des mots arabes et persans dans la langue hindî date du commencement du XI^e siècle, époque des conquêtes dans l'Inde de Mahmoud, de ce prince presque plus connu en Europe par ses procédés peu généreux envers l'illustre auteur de *Schahnâmeh*, que par ses belles conquêtes. On prétend, toutefois, généralement, que ce ne fut qu'après le sac de Dehli, par Timour, en 801 de l'hégire (1398 de J. C.) que l'urdû ou hindî musulman du nord prit la forme définitive qu'il a conservée. Cette opinion est fondée sur une anecdote rapportée par quelques auteurs hindoustani[1], et d'après laquelle leur langue aurait été produite dans le camp et le

[1] Amman de Dehli, préface des Quatre-Derviches, et Afsos, *Araïch-i Mahfil*, chapitre sur la province de Dehli.

marché de Dehli, lors de la conquête de Timour; mais c'est, je pense, une erreur. Il est probable que cette langue, ayant été parlée à cette époque dans les camps musulmans, a reçu le nom de *langue de camp* ou *urdû*, qu'elle n'avait pas encore; mais ce n'est pas une raison de croire qu'elle se soit formée à cette époque. Voici des vers de Saadi écrits vers le milieu du XIIIe siècle; il existe de nombreux vers de Khusrau de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe; ces vers sont en véritable urdû. C'est donc une preuve irréfragable que l'anecdote dont il s'agit doit rouler seulement sur la dénomination de la langue et non sur sa formation.

Les poésies de Saadi et de Khusrau paraissent être les monuments les plus anciens de la poésie hindoustani. Ils donnent une date certaine aux premières productions dites *rekhta* ou *bigarrées*, à cause des mots persans et arabes qui avaient envahi la langue nationale, qu'on pourrait considérer, sous un certain point de vue, comme une sorte de patois du sanscrit, tandis que, d'un autre côté, elle paraît offrir les restes de l'ancienne langue du nord de l'Inde, qui fut peut-être usitée, dans ces contrées, même avant le sanscrit.

Ce qu'offrent de remarquable les vers de Saadi ainsi que ceux de Khusrau, comme nous venons de le dire, c'est qu'ils sont écrits dans le pur dialecte hindoustani urdû, tel qu'on le retrouve dans les compositions modernes les plus célèbres. Dès cette époque, la langue était donc entièrement

fixée, et si ce n'était le mélange de mauvais goût des vers et des hémistiches persans parmi les hindoustani, on ne s'apercevrait pas que ces vers eussent été écrits il y six siècles. On ne pourrait y voir une différence que si les copistes avaient eu soin de conserver l'ancienne orthographe, mais généralement ils n'ont pas eu cette attention dans les citations des poëtes anciens.

L'ouvrage où j'ai trouvé les vers hindoustani de Saadi est intitulé *Majma ulintikhab* [1], c'est-à-dire *Collection abrégée* de vers et de poésies hindoustani, accompagnée de notices rédigées en persan, par Schâh Muhammed Kamâl, en 1219 (1804-1805). C'est un énorme in-folio manuscrit que la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, à qui il appartient, a eu l'obligeance de me confier. Cet ouvrage est une simple compilation, mais faite avec goût, car Kamâl est lui-même un poëte hindoustani distingué. Elle est d'ailleurs rédigée, entre autres, d'après un ouvrage dont il n'existe pas d'exemplaire en Europe. Je veux parler de la biographie de Câim, ouvrage très-estimé d'où Kamâl a tiré ce qu'il dit de Saadi. Câim est un écrivain hindoustani de grand renom mort il y a un demi-siècle; et outre le *Tazkira* mis à contribution par Kamâl, on lui doit d'autres ouvrages.

Actuellement, voici comment s'exprime textuellement le biographe original où je trouve la mention des vers de Saadi :

[1] مجمع الانتخاب

میان محمد قایم صاحب در تذکرهٔ خود از روی تواریخ احوال سعدی شیرازی در نوشته اند که هنگام سیر و سیاحت بطرف گجرات تشریف آوردند بسبب مجاورت سومنات چناکه در نسخهٔ بوستان خودش ایمای بر این فرموده اند بزبان این دیار وقوف یافته یکدو بیت که بعد ازین مرقوم خواهد شد بر سبیل تفنّن بقید نظم در آورده مراد اینست که موجد زبان (1) ریخته سعدی شیرازیست (2) بعد از آن حضرت امیر خسرو برهمان بنا طراح (3) وتعمیرهای بسیار بکار بردند

Miyân Muhammad Câïm Sahib dit dans son Tazkira, sur ce qui concerne Saadi de Schirâz, que, dans ses voyages, il honora le Guzarate de sa présence pour participer au pèlerinage de Somnâth, ainsi qu'il en fait mention lui-même dans son *Bostan*. Là, après avoir appris l'idiome du pays, il prit plaisir à faire dans ce langage quelques vers que nous allons citer. Il est ainsi prouvé que Saadi de Schirâz est le premier qui ait imaginé le dialecte poétique nommé *rekhta*. Après

[1] Le manuscrit porte موحد ربان, ce qui, évidemment est une faute de copiste. J'ai rétabli ce mot comme il m'a paru nécessaire de le faire. Kamâl emploie la même expression موجد زبان ریخته en parlant de Sauda et de Mir qui ont, en effet, remis en vogue, dans le dernier siècle, la poésie urdû.

[2] Le manuscrit porte سرا ریست; mais il est naturel d'adopter la leçon que j'ai suivie. Tel est d'ailleurs l'avis de mon savant confrère M. Quatremère.

[3] Ce mot est, je pense; le pluriel de طرحی *projectus, prostratus*, pris comme substantif et employé dans un sens analogue au mot suivant.

lui, sa seigneurie l'émir Khusrau a mis au jour, sur le même modèle, un grand nombre de compositions.

Après s'être exprimé ainsi, Kamâl cite deux vers qui sont très-certainement extraits d'un gazal, ainsi que nous l'avons déjà fait observer. Le premier est nécessairement le *matla* ou celui qui commence le poëme, et le second est le dernier du gazal, celui où doit se trouver le nom du poëte. A ces deux vers j'en joins un troisième qui fait évidemment partie de la même pièce de poésie, la mesure et la rime étant les mêmes. Je le trouve cité dans un autre *Tazkira* hindoustani écrit en persan par Fath-Alî Huçaïnî ; mais attribué par lui à un poëte du Décan nommé aussi Saadi [1], poëte que plusieurs biographes ont confondu avec son honorable homonyme; quoique les mieux informés aient eu soin d'ajouter, après le nom du premier, *Schirâzî* ou de Schirâz. C'est ainsi que des biographes ont également confondu Walî du Guzarate avec un poëte obscur de Dehli nommé aussi Walî.

Non-seulement Kamâl a parlé bien explicitement de Saadi de Schirâz, ainsi que nous venons de le voir, mais il a encore eu soin d'appeler l'attention sur le fait curieux qui nous occupe, dans sa préface, où il dit qu'il a réuni, avec beaucoup de peine et à grands frais, pour son anthologie, des diwans et des poëmes de tout genre et qu'il a recueilli des notes sur tous les poëtes hindoustani, même sur Saadi

[1] Voyez mon Histoire de la littérature hindoustani, I ,434.

de Schirâz, dont il annonce les vers comme les premiers qui aient été écrits en rekhta.

Il ne me reste plus qu'à faire connaître les vers attribués à Saadi. En voici le texte et la traduction :

ای مردمان شهر سمان (1) کیسی پتری یہہ ریت ھی

ھی ھی نمی پرسد کسی پردیسیا ما ریت ھی

ھنی ھی (2) تمکو دل دیا تمنی لیا اور دکھہ دیا

تم یہہ کیا ھم وہ کیا ایسی بھلی یہہ ریت ھی

سعدی طرح انگیخته شهد و شکر آمیخته

در ریخته در ریخته هم شعر ھی هم گیت ھی

O hommes! quel est donc le rituel que vous suivez dans cette ville? Y en eut-il jamais de pareil? O étrangers! personne ne me demandera-t-il quel est mon culte à moi?

Je vous ai donné mon cœur, vous l'avez pris; et en échange vous m'avez donné du chagrin. Ainsi vous avez agi, ainsi j'ai agi moi-même. Cette façon de faire est-elle bonne?

Avec l'énergie de Saadi, ayant mêlé le miel au sucre, il faut faire en *rekhta* des vers et des chansons, semant ainsi les perles (de l'éloquence).

De la lecture de ces vers on pourrait tirer une

[1] Il faut lire à cause de la mesure شهر سمان, ce qui semble indiquer que le dernier mot pourrait être une contraction de *Somnath*.

[2] Le mot ھی ne se trouve pas dans le manuscrit d'Huçaïni que je possède; je l'ai ajouté parce que la mesure l'exige. Ce manuscrit, du reste, est très-fautif. Dans l'hémistiche suivant, au lieu de ریت, que j'ai rétabli, il y a آیت qui ne signifie rien ici, et qu'on ne peut, d'ailleurs, admettre à cause de la mesure.

preuve intrinsèque qu'ils sont de Saadi, à l'horreur pour l'idolâtrie qu'ils expriment et à la vivacité de sa foi. Mais ce qu'ils offrent de plus remarquable, c'est d'y voir Saadi engager les musulmans de l'Inde à faire des vers hindoustani. Il prévit ainsi, en homme de génie, ce qu'on pouvait tirer de la riche langue de l'Inde musulmane. Il semble même que ce soit uniquement pour engager les Indiens à écrire en hindoustani, qu'il ait pris la peine de faire ces vers. Au surplus, il a été visiblement préoccupé de deux choses en les écrivant, de l'intérêt de la religion et de celui de la littérature.

Je dois ajouter, en terminant cette notice, qu'en donnant aux premières productions de l'Inde musulmane en hindoustani la date du XIIIe siècle, je ne parle pas de la poésie hindoui écrite en caractères dévanagari, dont il existe des monuments plus anciens d'au moins un siècle. J'ai surtout voulu appeler l'attention sur un fait curieux et qui offre quelque chose de piquant, sur Saadi, le plus célèbre des poëtes persans écrivant les premières poésies hindoustani. Je me flatte que les orientalistes qui pourraient trouver à ce sujet quelques données nouvelles dans les ouvrages originaux qu'ils seront dans le cas de consulter, voudront bien m'en faire part, afin de pouvoir donner plus de développement à ce fait désormais incontestable.